

Prendre la parole quand on est femme

PAR FRANCE THÉORÊT

En 1982 quand cet article a paru (vol. 5, no. 1), les vannes étaient déjà ouvertes et les voix des femmes s'étaient fait entendre et lire dans les journaux, les magazines, les brochures, et les ouvrages des presses féministes. L'auteure nous raconte sa recherche personnelle pour "une chambre à soi" et sa réalisation que cette chambre, cet espace, elles les porte toujours en elle. Dans un nouvel article de Paol Keineg¹, France Théorêt est citée: "Par-dessus tout, l'écriture, c'est un art."

[¹"Women Writers of Québec and the Canon" in *Displacements: Women, Tradition, Literatures in French*, ed. Dejean, J. and Miller, N.K., Johns Hopkins University Press, 1991.]

Il y eut ce jour où j'aurais aimé que la parole de femmes soit la voie sans failles, l'issue d'où aurait pu venir une écriture pleinement différente. Le désir d'un instant. Un fantasme provocateur. Or, je ne sais depuis si l'écriture est ou sera différente parce que je suis femme. Quand j'écris, je désire ignorer d'où vient l'écriture. Cependant, il y a un fait intangible que je reconnais, le corps de qui écrit est dans l'enjeu de l'écriture, langage et pulsion, corps associé ou dissocié, toutefois il est rarement l'objet de l'autopsie sous la main de qui écrit. J'ai une co-naissance du corps-esprit lorsque j'écris, ça n'emplit pas toute la scène. Glissement de la parole à l'écriture. Je m'inscris dans cette lignée de femmes qui ne pensent pas qu'il existe une nature de femme ou encore une essence-femme, mais plutôt des conditions et des conditionnements liés à l'existence des femmes.

Dans *Une chambre à soi*, Virginia Woolf dit que pour écrire, une femme doit avoir une chambre à soi précisément, et une rente ou des disponibilités matérielles qui lui accordent le temps de penser. A cela j'ajouterais que les femmes qui veulent écrire doivent trouver le support affectif, des relations nécessaires qui vont permettre le passage à l'acte de l'écriture, surtout la ténacité qu'il faut pour continuer encore et contre tout et tous. Barrée, ça n'écrit pas. Obsessive, ça n'écrit pas. Femmes heureuses, harmonieuses dans le patriarcat, elles n'ont pas d'histoires mais elles font des histoires, l'écriture leur devient inutile. A l'opposé, il ne faut pas trop souffrir de vivre pour pouvoir écrire, car celle qui voudrait nommer intégralement la figure dramatique fait corps avec elle, ça n'écrit pas. Le langage supporte un certain poids de chair, il ne la supporte pas toute. S'il est nécessaire de travailler le langage avec franchise, on ne peut espérer qu'il livre entièrement le réel.

C'est par là même que l'écriture se poursuit, se construit. Par

les interstices, le différé. Ce qu'on a pu appeler le silence, que je nomme inadéquation ou liberté entravée.

Pour qui écrit, l'écriture est un acte solitaire. Toutefois, hors les pages solitaires, il y a les autres. Avoir sa chambre et ses moyens de subsistance suppose déjà les autres. Qui écrit établit son territoire. Traditionnellement, les femmes sont incluses dans un territoire qu'elles n'ont pas acquis en leur nom. Supposons qu'elles ont maintenant plus aisément accès aux territoires comme au désert de l'écriture. Il y a encore la loi des pratiques à détourner, et le noyau affectif à trouver même si tout cela a lieu de manière concomitante. L'exclusif rapport de marchandises n'existe pas pour l'écriture. Ce qui ne veut nullement dire qu'il n'existe pas dans la réalité. Au contraire.

Un écrivain parlera souvent de sa solitude oubliant les présences continues, assidues. N'a-t-on pas assez dit comment autour du monde littéraire et artistique en général, il y a un nombre très impressionnant de femmes? L'organisation littéraire tient ensemble, elle est un corps social qui articule des productions. Des femmes qui écrivent dérangent cet ordre. Sur la scène publique, elles se retrouvent entre elles, si elles ne se taisent plus au sujet des femmes. La scène publique est le reflet de la scène privée même si la scène publique a souvent pour fonction, par ses codes, de déformer ou d'occulter en grande partie la vie privée afin de la rendre acceptable pour justement conserver la cohésion sociale. Face à la vie publique, les scènes inacceptables de la vie privée relèvent des faits divers ou de l'anecdote. Or, écrire, c'est rendre public, et ça passe par un acte solitaire qui est lié avec le privé.

Il n'y a pas de symétrie, un homme pourra rarement tenir la position d'une femme auprès de celle qui écrit et cela, sans supposer de nature pleine à cette différence ou identifier au préalable la place de cette femme ou de ces femmes.

Qui y a-t-il auprès d'une femme qui écrit? Où est son territoire? Or, on ne peut chercher jour après jour ce territoire, car l'écriture devient menacée, elle fuit. C'est sans territoire fixe que je poursuis l'écriture, essayant, à corps perdu, de dire que là où je suis, c'est mon territoire. Là où je suis, ce lieu de passages, entrave l'écriture tout autant, tellement je suis traversée par le vide de territoire. Je suis constamment traversée par le vide de territoire.

J'ai longtemps voulu écrire parce que fabuler, imaginer semblait pouvoir combler la répétition quotidienne. Puis, très tôt, ce n'était plus la fabulation, c'était l'écriture pour elle-même, celle qui rend possible une circulation différente. L'écriture permet

l'existence dans sa différence, le coeur et le corps exultent par là. L'écriture accélère l'existence, elle m'oblige à sortir de la répétition, de l'indifférence et de l'indifférenciation qui me sont inacceptables. C'est en ces termes que la question de l'identité a pu se poser, stratifiée, friable, proposant un travail sur des limites. L'identité n'est pas une figure, elle est peut-être un projet, elle est inter-relation, connexion vers d'autres. Hormis le désir de choisir et de défendre cette unique liberté, je sais ce qu'elle n'est pas, cette identité, ou encore faudrait-il dire que je refuse qu'elle soit une affirmation pleine

et entière, un solipsisme. Elle pourrait être une ouverture, une fenêtre, sur le monde. Le féminin certes n'envahit pas toute la scène, c'est l'un des bords privilégiés qui agrandit le champ conscient, une inflexion essentielle pour faire advenir l'altérité.

Prendre la parole quand on est femme, c'est encore faire mourir la petite fille du père et la fille narcissique de la mère, c'est devenir. Il y a une brisure totale qui a lieu lorsqu'on devient solidaire des autres femmes. C'est en même temps lié à une joie sans mélange. Le narcissisme meurt, mais comme le phœnix, il revient, il renaît. Il y a des mots qu'il faudrait à tout

prix détourner, celui-là car il est nécessaire de garder, sans failles, l'estime-amour de soi et de rejeter, sans conditions, tous les bénéfices secondaires liés à la féminité. Savoir se faire aveugle pour devenir voyante, comprendre que ça n'arrive pas une fois pour toutes. Alors, il faut être et vivre solitaire, comme le dit Claire Lejeune.

Je cherche à faire advenir dans l'écriture le contraire d'une idée fixe et masquée. Cette identité étale ce qui est déjà fragmenté, malgré cela je ne serai plus absente à moi-même, toute aussi friable et peu assurée, je serai si j'écris.

Managing Editor

Canadian Woman Studies / Les cahiers de la femme
is looking for a **MANAGING EDITOR**

The new Managing Editor will take charge of editorial responsibilities, fundraising, grant writing and reporting, and managing the journal's financial operations. This position requires a bilingual experienced individual with excellent editorial, organizational and fundraising skills, energy and flexibility. Publishing experience is preferred and knowledge of desktop publishing (MAC) a definite asset. Salary is in the \$30,000 — \$35,000 range. It is negotiable based on qualifications and experience.

Send your résumé before 15 May 1991 to:

Hiring Committee
Canadian Woman Studies
Suite 212 Founders College
York University
4700 Keele Street
Downsview, Ontario
M3J 1P3